

UN ROAD MOVIE HILARANT AU BILAN CARBONE EXEMPLAIRE !

EMMANUEL CHAUMET PRÉSENTE



GRAND PARIS

UN FILM DE MARTIN JAUVAT



MAHAMADOU SANGARÉ MARTIN JAUVAT WILLIAM LEBGHIL SÉBASTIEN CHASSAGNE

GRAND PARIS

UN FILM DE MARTIN JAUVAT

72 MIN - FRANCE - 2022

AU CINÉMA LE 29 MARS

DISTRIBUTION
JHR FILMS
09 50 45 03 62
INFO@JHRFILMS.COM

PRESSE CC
PRESSE
CILIA GONZALEZ
06 69 46 05 56

CELIA MAHISTRE
06 24 83 01 02
CC.BUREAUPRESSE@GMAIL.COM

AGENCE DIGITALE
MENSCH AGENCY
ZVI DAVID FAJOL
06 12 18 89 27
ZVIDAVID.FAJOL@MENSCH-AGENCY.COM

MOLKA MHENI
06 50 10 44 71
MOLKA.MHENI@MENSCH-AGENCY.COM



C'EST QUOI L'HISTOIRE ?

Leslie et Renard, deux jeunes glandeurs de banlieue parisienne, trouvent un mystérieux objet sur un chantier de la future ligne de métro du Grand Paris. Artefact, talisman antique, ou relique d'une civilisation disparue ? Persuadés d'avoir trouvé la poule aux œufs d'or, les deux amis mènent l'enquête, avec les moyens du bord, le temps d'une folle nuit aux quatre coins de l'Île de France.

EMBARQUEZ À BORD DU DOSSIER DE PRESSE DANS LE GRAND PARIS DE MARTIN JAUVAT :





TRAJET N°1 EN AVEC AURÉLIEN BELLANGER

(philosophe, auteur de "Le grand paris" le livre dont ne s'inspire pas le film)

Il y a, quelque part au sud, j'oublie toujours où exactement, c'est du côté de Marcoussis, un petit panneau noir, en haut d'une route forestière, qui indique la présence d'un col — un tout petit col, posé là, à une quarantaine de kilomètres de Paris. Plus loin, mais toujours vers le sud, l'aqueduc souterrain de la Vanne, qui alimente en eau la rive droite de Paris, se soulève légèrement pour prendre l'aspect d'une ruine antique. Au nord, une longue ligne droite pavée, dans la forêt de Carnelles, débouche sur une clairière où reposent les longues pierres d'un authentique dolmen ; un peu plus haut, les bras désarticulés d'un télégraphe de Chappe attendent en vain des nouvelles de Montmartre. Vers l'est derrière l'église de Vaujours on aperçoit tout Paris par dessus l'épaule du petit cimetière. On évitera, pourtant de monter plus haut, à travers le petit bois, jusqu'au fort interdit où on a conçu le détonateur

de la première bombe atomique française. A l'ouest, j'ai fait l'ascension, un jour, de la colline de gravats devenue, à Élancourt, le point culminant de l'Île de France.

Le Grand Paris, ainsi, est pleins de point de repères mystérieux et de stèles difficilement lisibles. On a l'impression, souvent, de marcher dans les allées d'un grand parc à l'anglaise rempli de folies et de fabriques romantiques. Mais qui seraient, pourtant, presque toute involontaires, ou bien sorties du monde bizarrement enchanté du monde industriel : échangeurs, gares ou antennes, ce qui a été longtemps considéré comme de pures constructions utilitaires s'est mis à ressembler à des signes venus d'un autre monde, ou à des énigmes archéologiques. Le vingtième siècle et toute la modernité avec lui n'est peut-être plus qu'une collection de ruines. Le Grand Paris pourrait être le nom de cette antiquité nouvelle.

Le RER, conçu à l'origine comme un réseau radial centré sur la gare souterraine des Halles — mais la banlieue l'a repris, comme un trophée, à la ville- centre, il y a déjà presque 40 ans, quand les premiers breaker sont venus exhumer ses colonnes invisibles — pourrait n'être plus qu'un long sentier circulaire qui mène au coeur d'un paysage qui serait devenue la ville elle-même, le grand Paris illimité.

Qu'est ce que cela fait de se réveiller chaque jour devant la tour futuriste du fort de Romainville ? Le film de Martin Jauvat prend cette question au sérieux, avec ses héros picaresques qui vont, d'énigmes en énigmes, arpenter non pas les limites de Paris,

mais directement questionner son existence, en traversant la ville, selon les lignes de forces implacable de ce qui ressemble à un récit de rêve. Un rêve plus baudelairien qu'il n'y paraît, car cette collection des scènes et de paysages joue moins dans le registre attendu d'une opposition entre Paris et sa banlieue qu'il n'approfondit le mystère qui unit la ville à son paysage — et qui unit les hommes à leur destin quand les villes sont devenues leur unique paysage, et que la nature, autrefois autour d'elle, forme l'aberration optique d'un parc circulaire, un parc dont on ne pourrait plus sortir, sinon à se réveiller soudain.

TRAJET N°2 EN AVEC BENOIT FORGEARD

Cinéaste, poète et humoriste

Il peut être dangereux d'être réalisateur de cinéma. Une mauvaise rencontre, à l'issue d'une projection, est vite arrivée.

C'est ainsi que mon confrère Clint Eastwood s'est vu récemment insulter, pour avoir refusé un selfie. Les heureuses surprises ne sont pas légion, bien qu'elles surviennent parfois. Celles débouchant sur une amitié durable (du moins jusqu'au moment où j'écris ces lignes) n'arrivent jamais.

C'est dans les escaliers du MK2 Beaubourg, en janvier 2016, que j'ai eu la chance de rencontrer Martin Jauvat, alors âgé de 20 ans.

Ses vertus de patience et d'opiniâtreté l'ont vite distingué de la foule, car le générique de mon film terminé, il avait su attendre la dispersion définitive des questionneurs de dernière minute pour porter son attaque. Quand il m'adressa enfin la parole, ce fut pour me dire, à demi-mots qu'il en était à son troisième visionnage de *Gaz de France*, ce qui acheva de me convaincre de sa singularité.

Il était alors accompagné de Mathieu Den Hartog, garçon tout aussi frais, avec lequel il semblait former un attachant tandem réalisateur-producteur, et de Kenza Barrah, qui se destinait à devenir directrice de casting.

Le mec était faucheman, et ses camarades tout autant. Moi qui avais pris l'ascenseur social quelques années plus tôt pour l'étage supérieur (sans être toutefois assuré de ne pas en redescendre), j'avais beau jeu d'aller régaler sans tarder ce petit monde au Cavalier Bleu, en allongeant les tournées, façon de démontrer qu'on pouvait s'enrichir dans l'art et l'essai, tout en restant généreux.

Bientôt, Martin me mit au parfum du projet qu'il nourrissait, un moyen-métrage mystérieusement intitulé "*Mozeb*", dont je recevais le scénario rapidement.

Par un phénomène inexpliqué, les gens qui aiment mes films m'envoient généralement des scénarios pas possibles, qui me font terriblement douter de la qualité des miens.

Mais miracle, *Mozeb* était bien, drôle, étrange.

Cadre du récit, Chelles, et Périhelles surtout, m'enthousiasmaient. Je m'explique.

On ne sentait pas dans le scénario de Martin, l'emprunt à l'univers d'un autre, mais au contraire, la promesse d'un point de vue personnel et le développement d'un imaginaire inédit, d'après une expérience concrète du terrain. Sous sa plume, Chelles, verdoyante commune de Seine-et-Marne, et Périhelles, l'un de ses quartiers, sortaient de la grisaille des annonces immobilières pour s'incarner poétiquement et devenir désirables. A travers une histoire d'amour traversée d'une enquête policière, Martin Jauvat suggérait ni plus ni moins un réenchancement de la banlieue.

C'est un beau projet, qu'il a poursuivi depuis, jusqu'à ce Grand Paris, avec l'élégance de ne pas encombrer son cinéma d'un propos revendicatif.

Comme Marco Ferreri, qui avait planté le décor d'un western satirique entre les palissades du chantier du Forum des Halles, Martin Jauvat a la bonne idée d'installer un récit de science-fiction dans le paysage en travaux du futur métro francilien, à mille années-lumières de la réalité pas très mirobolante où pataugent les deux amis Renard et Leslie. Il s'en dégage un doux sentiment d'incertitude temporelle et de mélancolie rétrofuturiste, comme si le film se déroulait dans le passé de ce décor sur le point d'advenir.

Bon à savoir : la Tour des Lilas, vaisseau spatial crédible, ne sert pas seulement à alimenter les légendes urbaines depuis que la télé hertzienne a quasi disparu. C'est elle, notamment, qui permet d'afficher l'horaire en temps réel des bus de la RATP.

TRAJET N°3 EN AVEC MARTIN JAUVAT

Quelle est l'origine du projet ?

J'ai passé toute ma vie à Chelles, une ville moyenne de Seine et Marne, située à une vingtaine de kilomètres de Paris, à laquelle elle est connectée par deux lignes de transport : le RER E (dont elle est le terminus)

et la ligne *Transilien P*. Après avoir passé le bac dans le lycée de ma ville natale, j'ai découvert la capitale parisienne pour y poursuivre des études littéraires. A force de m'ennuyer dans le RER, de passer mon regard vide sur des paysages vides, en chantier perpétuel, je me suis mis à rêver de ce qui se passait derrière les palissades du Grand Paris Express, le « chantier du siècle », comme je pouvais le lire sur les panneaux. Et si, en creusant, quelqu'un faisait la découverte archéologique du siècle ? Et si c'était moi ? Et si ça enchantait un peu mon quotidien blasé, comme une écharde de magie dans la peau du réel ?

C'est un road movie en transport en commun. Tout y passe : bus, métro, RER, trains, noctilien !

Quand j'étais étudiant à Paris, je devais tous les matins prendre le bus 113, puis le RER A, le métro, et enfin, le tramway. Le trajet total représentait une bonne heure et demie, donc 3h par jour aller-retour. J'ai passé énormément de temps dans les transports, à subir la foule, l'heure de pointe, les retards, les malaises voyageurs, le stress du changement raté qui te fait manquer ta correspondance et te force à attendre une demi heure le prochain, debout dans l'agitation du hall. C'est ce que vivait, mon père depuis plus de 30 ans : il a acheté avec ma mère un pavillon en Seine et Marne, et il a continué à aller tous les matins, cinq fois par semaine, sur son lieu de travail aux Ulis, en Essonne, pour un temps de trajet quotidien de plus de 3h30. Je ne sais pas par quel miracle il a eu la patience de supporter ça aussi longtemps. Je ne sais pas comment autant de gens en Île de France font pour vivre ça tous les jours.

C'est la question de désenclavement de la banlieue qui occupe les politiques publiques depuis des dizaine d'années, qui préside aux destinées du « Grand Paris » qui donne son titre au film.

Je ne suis pas bien sûr de ce qu'est censé recouvrir le concept de « film de banlieue » mais je crois que je ne le connais pas bien, et que je ne lui porte pas d'affection particulière, au contraire. Bien sûr, j'ai été soufflé par « La Haine » quand je l'ai vu ado, mais je dirais que mon rapport à la banlieue est plus existentiel que cinématographique. En tant que spectateur j'aime les cocktails surprenants, le mélange des genres, l'instabilité.

Justement, le récit sans arrêt change de ton ou de rythme ; d'où vous vient cette capacité à basculer d'un registre à l'autre ?

Comme cinéophile j'ai toujours été attiré par le cinéma américain : le Nouvel Hollywood d'abord, avec les films de Spielberg, un peu Coppola, puis Tarantino et depuis quelques années, les comédies dans la mouvance de Judd Apatow, tous les buddy movies avec Will Ferrell, Seth Rogen, John C. Reilly, Paul

Rudd, Steve Carell, Ben Stiller, Owen Wilson, etc. Les références au cinéma de genre américain de mon enfance, quand elles s'incarnent dans le décor inattendu de la banlieue pavillonnaire, me plaisent énormément parce qu'elles réunissent, dans une équation singulière, des éléments a priori contradictoires. Je tenais beaucoup à ce que le film avance, comme un funambule, en équilibre entre plusieurs registres, plusieurs tons, plusieurs genres. J'imaginai « Grand Paris » comme une de ces soirées électriques où toutes les aventures semblent possibles. Dans mes différents court-métrages j'avais déjà développé ce registre ambigu, double, que j'appellerais le « mélancolique » : un ton léger, parfois burlesque, voire grotesque, mais toujours prêt à laisser affleurer la fulgurance d'un sentiment, d'une émotion.

Tu as 26 ans et tu es quasi autodidacte mais déjà de nombreux courts métrages à ton actif dont beaucoup ont été autoproduits. Quel est ton parcours ?

Je crois que mon incapacité à me faire accepter dans une école de cinéma m'a directement poussé à faire des films, avec une énergie décuplée par la frustration



et la honte. J'ai beaucoup souffert, sur le moment, de ces « échecs », j'ai vécu de longues périodes de doute plutôt désagréables, mais j'ai l'impression avec le recul que c'était un mal pour un bien. Parce que du coup j'ai éprouvé une certaine nécessité, une urgence dans mon désir de passer à l'acte, à pratiquer coûte que coûte, contre vents et marées. A la Fac, j'ai eu la chance immense de rencontrer plusieurs jeunes désireux, comme moi, de tourner, à différents postes, et dans différents domaines et notre équipe s'est assez naturellement constituée d'elle même, une bande d'amis avec qui je travaille encore aujourd'hui, cinq ans après mon premier court-métrage ! Chaque film a été une bataille, un sacrifice. Même si mes premiers courts n'ont pas rencontré de succès je sentais que quelque chose se précisait dans ma façon d'exprimer mon univers. J'en ai fait une force, une espèce d'assurance qui m'aide beaucoup aujourd'hui et surtout me permet d'aller vite.

Tu écris seul ?

Oui. J'ai écrit ce film avec une liberté à peu près complète, permise en grande partie, je crois, par

mon absence totale de formation scénaristique - comme un long freestyle. D'avoir écrit de nombreux courts métrages et surtout de les avoir quasi tous réalisés en autoproduction, ça m'a complètement décomplexé et j'ai gardé l'enthousiasme de la première fois !

C'est aussi un film sur la parole, sur la tchatche avec une multitude de répliques cultes ! Comment as-tu écrit les dialogues ?

Je kiffe les « punchlines » ! Il paraît que déjà enfant je n'avais pas ma langue dans ma poche, et quand j'ai commencé à écrire des films, je me suis rapidement rendu compte que le dialogue était mon domaine de prédilection. Alors je suis devenu très attentif à la façon de parler, au vocabulaire, au choix des tournures de phrases et aux intonations, des gens qui m'entourent. Aujourd'hui encore, quand j'entends une réplique qui claque, je la note sur mon téléphone. Mais je passe aussi beaucoup de temps, notamment dans les transports en commun, à penser à des échanges de répliques : ça m'amuse, c'est un moyen agréable de passer le temps. Et puis parfois, un bon mot devient le début d'un dialogue, qui lui-même

génère des personnages, une scène, et un embryon de récit. Tout part du dialogue : la structure très libre de Grand Paris s'articule autour du décalage entre les discussions triviales, voire anecdotiques des personnages, et les références à des concepts qui les dépassent complètement, telles que les civilisations antiques, l'archéologie, la gentrification, ou l'amour. Après, j'ai également eu la chance de travailler avec trois comédiens très tchatcheurs, et chacun, que ce soit Mahamadou, Sébastien, ou évidemment William, ont su apporter beaucoup de personnalité aux dialogues. J'aime que les comédiens s'emparent du texte et l'incarnent à leur façon, avec leurs mots, leur flow, de la façon la plus naturelle et spontanée possible.

Tu réalises, mais tu es aussi devant la caméra. A quel moment as-tu pensé incarner le personnage de Renard ?

Je n'ai aucune formation de comédien, et à peu près aucune expérience, à part de brèves apparitions dans mes court-métrages. Logiquement, j'ai beaucoup hésité à sauter le pas a fortiori sur un premier long métrage ! J'avais repéré Mahamadou dans Le Monde

est à toi, de Romain Gavras. J'ai immédiatement eu un coup de cœur. Je n'ai rencontré personne d'autre pour le rôle de Leslie, bien que ce soit le personnage principal du film, j'ai immédiatement eu l'intuition que Mahamadou serait parfait : il y a quelque chose dans son visage, dans son regard, qui expriment une profonde tendresse, et un mystère qui m'intriguait beaucoup. On s'est rencontré dans un petit PMU à la gare de Noisy-le-sec, à mi chemin entre sa ville, Bobigny, et la mienne, Chelles, on a bu un coup puis je lui ai fait répéter une scène, en donnant la réplique de Renard. On s'est revus quelques temps plus tard pour faire d'autres essais, cette fois filmés, où j'ai encore une fois donné de la réplique pour Renard – je commençais à y prendre goût, j'aimais beaucoup le cocktail de nos deux énergies, la façon dont nos réparties s'entrechoquaient, et la complicité, intuitive, qui est vite devenue évidente. Et puis, quand j'ai appelé Mahamadou pour lui dire que je lui donnais le rôle, sa première réaction a été « Et toi, tu joues Renard ? » Cette spontanéité hyper altruiste, de pur plaisir de jeu, a fini de me convaincre. Je savais que je m'amuserais beaucoup avec la naïveté, la maladresse, et le côté geek de Renard. J'espérais le rendre touchant, pas seulement drôle.



N'était ce pas une difficulté supplémentaire que d'être devant et derrière la caméra?

Au contraire ! Je me suis même rendu compte assez rapidement qu'être devant la caméra, et compter par- mi les acteurs, m'aidait encore plus à travailler le jeu avec eux. On était plus proches, c'était plus fluide. Il faut dire aussi que nous étions en toute petite équipe, on faisait peu de prises et surtout j'avais une confiance absolue en mon équipe, avec qui j'avais déjà l'habitude de travailler. Comme des joueurs de foot qui ont l'habitude d'évoluer ensemble, on a développé des automatismes et une certaine complicité, en particulier avec mon chef opérateur, Vincent Peugnet. Le plus compliqué, ça a été de rentrer tout à fait dans le personnage de Renard qui est quand même assez différent de moi. Ce qui m'a beaucoup aidé, c'est de me teindre en blond ! Je rentrais physiquement dans la peau du personnage, je devenais un autre, comme au carnaval, et ce déguisement me permettait de switcher complètement.

Tu as aussi deux acteurs plus confirmés, William Lebghil et Sébastien Chassagne tous deux dans de magnifiques seconds rôles. Comment s'est fait la rencontre avec eux ?

Je trouvais amusant d'inviter deux acteurs beaucoup plus confirmés, dans des rôles secondaires – mais détonants. C'était aussi une question d'âge : dans mon esprit Leslie et Renard devaient à peine sortir de l'adolescence, et la confrontation avec des types plus âgés, des espèces de tontons foireux, m'intéressait afin de dessiner un instantané multi-générationnel des mecs paumés de banlieue parisienne. Sébastien c'est un peu un compagnon de longue route, je l'avais contacté en 2016 sur facebook pour lui donner le rôle principal de mon premier court-métrage autoproduit, Mozeb. À ma grande surprise, il m'a répondu, a passé le casting avec mes potes étudiants, alors qu'il était déjà bien installé (il sortait de la saison 1 d'Irresponsable). Pourtant, il accepte un tournage bénévole dans le 77 avec un mec de 21 ans, qui n'a jamais rien fait! Ça m'a marqué. Après on a gardé contact, on est tous les deux un peu geeks, fan de science-fiction, de mangas et de banlieue. William, j'étais un grand

fan depuis gamin, donc c'était un peu un rêve qui se réalisait quand on a commencé à devenir pote, après le tournage d'Yves, de Benoit forgeard, sur lequel j'étais « stagiaire making of » - Benoit Forgeard c'est un peu mon parrain de cinéma, je l'ai rencontré à une projection de Gaz de France, son premier long et il m'a pris sous son aile, jusqu'à me faire rencontrer son producteur, Emmanuel Chaumet, avec qui je travaille désormais. Je lui dois énormément ! Avec William, on est tous les deux fans de foot anglais, on a commencé à traîner ensemble et il a fini par voir mon court Les Vacances à Chelles, qu'il a bien aimé. Alors j'ai écrit Le sang de la veine pour lui, ça s'est hyper bien passé, et puis on a enchaîné direct sur Grand Paris. En plus d'être un excellent acteur, drôle et sensible, c'est une personnalité solaire qui fait un bien fou sur un tournage.

Il y a plusieurs musiques dans le film avec des interprétations à la harpe ou la flûte de pan qui dénotent franchement avec l'univers du film. Etais ce prévu initialement ?

Non pas du tout ! On a tourné beaucoup et très vite, et il a fallu beaucoup réécrire le récit au montage,

ce qui était un exercice à la fois jouissif et un peu vertigineux. Je n'avais pas vraiment d'idée préconçue au montage quant à la musique et l'arrivée tardive de Maxence Cyrin sur le projet nous a donné un second souffle. La musique nous a permis de structurer les errances de nos personnages, de donner du relief et de la couleur à leurs aventures, mais aussi de créer des renversements et des ruptures de ton que je n'avais pas forcément prévus. Le thème récurrent, qui conjugue piano, guitare et flûte de pan, est central : il nous permet d'enfermer nos personnages dans une boucle de galères qui positionne le film en funambule, entre ennui et aventure. Pour le composer, nous avons choisi des références qui se démarquent de stéréotypes plus urbains. Bien que ça reste personnellement mon genre musical préféré, j'avais envie de dépasser le cliché du jeune banlieusard en survêt', qui bédave et n'écoute que du rap. Maxence et moi on a beaucoup de goûts musicaux en commun, notamment Vladimir Cosma mais également Ryuichi Sakamoto, au piano solo. Ce qui est épatant, c'est qu'il a réussi à conjuguer deux directions, le burlesque et le mélancolique, dans une composition originale qui contribue largement à la couleur singulière du film.



Le film brille par une multitude de paysages de la très grande couronne rarement vus au cinéma; comment avez vous trouvé ces décors?

Ayant toujours vécu à la frontière de la Seine et Marne et de la Seine-Saint-Denis, j'ai grandi dans cette zone péri-urbaine, entre les bars d'immeuble, les lotissements pavillonnaires, et les champs. En fait, toute ma famille est originaire de Seine-et-Marne où j'ai tourné tous mes films. J'ai arpenté ce petit coin du 77 dans tous les sens. Le rond-point des Pyramides de Champs-sur-Marne, par exemple, se trouve sur la route du terrain de foot où on joue régulièrement avec mes potes. Donc, je connaissais déjà la plupart des décors de Grand Paris avant le tournage. Et puis comme j'étais loin de rouler sur l'or en débarquant à Paris, mais que je possédais une carte navigo, j'ai beaucoup arpenté l'Île de France en RER, dans tous les sens, pour des rendez-vous Leboncoin ! J'ai pris l'habitude d'ouvrir les yeux dans les gares que je découvrais, et de prendre des photos sur mon téléphone – sans le savoir sur le moment, j'étais déjà en repérages. Mais j'ai aussi profité de la préparation du film pour parfaire ma connaissance de la très Grande Couronne ! J'ai passé beaucoup de temps

à Romainville, aux abords de la Tour, et puis j'ai fait tous les terminus de ligne de RER. Et même de l'urbex, dans des carrières, des usines abandonnées, et d'autres lieux fermés au public ! J'avais envie que mon récit fasse un vrai détour par le film d'aventure, et dans cette optique, j'ai dû moi-même vivre de véritables aventures ! La découverte de la Pyramide de l'Axe Majeur, à Cergy Pontoise, a été une véritable révélation – parce que oui, je partage avec Renard la fascination pour les pyramides. Au fur et à mesure, les lieux et paysages incroyables que je découvrais, la richesse esthétique de la banlieue, que j'étais loin de soupçonner, s'est mise à nourrir mon écriture. La volonté de montrer la Grande Couronne autrement, non plus seulement comme le territoire sinistré des grands ensembles, mais comme un espace de cinéma à part entière.



MAIS C'EST QUI MARTIN JAUVAT ?

Après de brèves études littéraires lâchées en cours de route, Martin Jauvat a écrit et réalisé plusieurs court-métrages autoproduits dans l'est de la banlieue parisienne, dont il est originaire. Auteur, réalisateur et comédien autodidacte, il met en scène, film après film, le territoire de la Grande Couronne pavillonnaire dans des comédies hautes en couleurs, et rencontre le producteur Emmanuel Chaumet, avec qui il entame une collaboration riche en films : ses premiers courts produits en partenariat avec Arte France, *Le sang de la veine* et *Grand Paris Express*, sont sélectionnés dans de nombreux festivals de premier ordre, en France et à l'étranger. En 2022, le film *Ville éternelle*, qu'il co-écrit, co-produit et dont il tient le rôle principal, remporte le grand prix du jury au festival Premiers Plans d'Angers, le prix du meilleur premier film au festival Côté Court, et lui vaut le prix du meilleur espoir au Festival Jean Carmet, sa première récompense en tant que comédien. Son premier long-métrage, *Grand Paris*, produit par Ecce films, est présenté à l'Acid Cannes 2022.

SES COURTS MÉTRAGES

VACANCES À CHELLES 2020

MOZEB 2020

LE SANG DE LA VEINE 2021

QUI FAIT LE FILM ?

Avec Martin Jauvat - Renard

Mahamadou Sangaré - Leslie

William Lebghil - Amin

Sébastien Chassagne - Momo

Production Ecce Films – Emmanuel Chaumet

Scénario Martin Jauvat

Montage Jules Coudignac et Michel Klochendler

Avec le soutien de L'association Beaumarchais SACD, la SACEM et de l'ACID

Musique originale Maxence Cyrin

Son Geoffrey Perrier, Tom Nollet, Simon Garrette

Étalonnage Yannig Willmann

Version originale de tournage Français

Distribution française JHR Films



jhr
FILMS
DISTRIBUTEUR ENGAGÉ